

Parents & enfants

REPORTAGE Insultes, moqueries, rumeurs... Longtemps ignorées, ces violences entre élèves provoquent de réelles souffrances psychologiques. Pour combattre ce fléau, le rôle des parents est essentiel

Les parents confrontés au harcèlement scolaire



Une bagarre entre collégiens, observée par une caméra de surveillance. La société a longtemps minimisé ces comportements.

Le souffre-douleur est une figure familière de la littérature classique, que ce soit *Le Petit Chose*, d'Alphonse Daudet, ou *Les Désarrois de l'élève Törless*, de Robert Musil. Insultes, moqueries, isolement, bousculades, coups, rumeurs..., ces violences répétées et intentionnelles entre élèves ont, dit-on, « toujours existé » dans les cours de récré ou à la sortie des collèges. Longtemps, notre société a eu tendance à minimiser ces conduites agressives – que l'agression soit verbale, physique ou psychologique –, voire à fermer les yeux sur les souffrances

endurées par certains enfants ou adolescents. Avec quarante ans de retard sur ses voisins nord-européens, la France a décidé de réagir. En 2012, les pouvoirs publics ont lancé un plan national de prévention et de lutte contre le harcèlement, et s'apprentent à mener une campagne de sensibilisation courant novembre 2013.

Il était temps. Les chiffres ont de quoi effrayer (lire les Repères). Sur 12 millions d'élèves, 1,4 million auraient été victimes de harcèlement, soit un enfant sur 10 au collège. Diffusé le 29 octobre sur France 5, le documentaire *Harcèlement à l'école* (1) a remis en lumière plusieurs tragédies survenues ces dernières

années: Pauline, 12 ans, victime dès son entrée en sixième, s'est suicidée avec un fusil de chasse en janvier 2012. Jonathan, 18 ans, a tenté de s'immoler par le feu à l'âge de 16 ans, parce qu'il ne supportait plus les moqueries, les insultes et les menaces subies depuis le primaire. Avec sa maman, il témoigne devant la caméra et raconte son combat dans un livre (2). Ces affaires dramatiques bouleversent l'opinion, à juste titre.

Sans conduire forcément à de telles extrémités, le harcèlement est un engrenage de violences qui engendre de réelles souffrances. Ces violences ont en effet d'importantes conséquences sociales et psychologiques: stress,

REPÈRES

DES CHIFFRES ALARMANTS

En France, sur 12 millions d'élèves, 1,4 million seraient harcelés.

- 45 % des 12-14 ans sont exposés au risque de harcèlement. Contre 25 % des 9-11 ans et 28 % des 15-17 ans.
- Un enfant sur 10 connaît un problème de harcèlement au collège. 6 % subissent un harcèlement qu'on peut qualifier de sévère à très sévère. 5,1 % sont victimes d'un harcèlement physique sévère et 8 % d'un harcèlement verbal ou symbolique sévère.
- 29 % des collégiens sont moqués pour leur bonne conduite en classe.
- 9 % des élèves déclarent avoir subi un surnom méchant, une humiliation ou une insulte par SMS ou Internet.

NUMÉROS UTILES

- Stop harcèlement : 0808.807.010.
- Net écoute : 0800.200.000 et www.netecoute.fr
- Et aussi : liste des plates-formes téléphoniques d'appel académiques sur le site www.education.gouv.fr

Sources : Observatoire internationale de la violence à l'école; Menjva, Depp.

TINAMERANDON/SIGNATURES

anxiété, absentéisme, décrochage scolaire, troubles alimentaires, troubles du sommeil, dépression, voire tentative de suicide. Et, sur le long terme, souligne Nicole Catheline (3), pédopsychiatre au centre hospitalier Henri-Laborit de Poitiers, « une perte de confiance en soi qui aura des répercussions sur le choix du métier ou du conjoint ». En clair, la personne ayant été harcelée se sent dévalorisée et n'ose pas affirmer ses désirs. Le phénomène, ajoute la spécialiste, est marqué par « une transmission générationnelle »: les enfants harcelés devenus adultes ont plus de risques d'avoir des enfants qui le seront eux aussi.

Dans cette affaire de violence, le souffre-douleur n'est pas la seule victime et personne n'y gagne. Les enfants témoins de ces situations se trouvent, eux aussi, en danger. Ils ressentent honte et culpabilité, un sentiment d'impuissance et, si personne n'intervient, perdent confiance dans le monde ●●●

(Lire la suite page 14.)

► Les parents confrontés au harcèlement scolaire

(Suite de la page 13.)

●●● des adultes. Plus tard, ils risquent d'être mal à l'aise en groupe, hésitants, agressifs. Quant aux harceleurs, ce sont souvent des enfants fragiles, qui masquent leur vulnérabilité par un comportement agressif. « Harceleurs et harcelés empruntent un chemin différent mais souffrent des mêmes difficultés à s'intégrer », résume Nicole Catheline. Une étude anglaise menée à partir de 411 anciens harceleurs sur plusieurs décennies révèle que ces derniers deviennent fréquemment chômeurs, dépressifs, consommateurs de drogue, maltraitants dans leur couple...

Aujourd'hui, ce phénomène ne s'arrête plus aux abords du collège. Il se prolonge à la maison, en mots et en images, par courriels, textos ou sur les réseaux sociaux (cyber-harcèlement). Selon les observateurs, les moyens employés sont plus méchants, plus violents qu'autrefois, avec des scénarios plus élaborés, comme des photos truquées, par exemple. Certains parents découvrent un jour la réalité, d'autres l'ignorent ou ne veulent pas la voir, persuadés qu'« il faut souffrir pour grandir ». Mais la plupart d'entre eux se montrent « inquiets », « en alerte », selon la praticienne, qui déplore la difficulté de faire reconnaître la réalité de ces phénomènes par les adultes. « Trop souvent encore, l'école ne se sent pas concernée ou rejette la faute sur les parents : "Votre enfant n'est pas le dernier à provoquer", ou bien : "Vous le protégez trop", entend-on encore dans tel ou tel collège. » Les parents eux-mêmes peuvent se tromper sur l'origine de la souffrance psychique de leur enfant. Un chagrin d'amour, une mauvaise note ou... une humiliation régulière ?

Il est pour cela indispensable d'interroger l'enfant, de le rassurer et l'encourager à dire ce qui lui arrive. Car, bien souvent, relève le pédopsychiatre, « l'enfant se tait pour protéger ses parents, parce qu'il les sent peu disponibles ou angoissés ». Ensuite, il est important de lui faire comprendre qu'il ne pourra pas s'en sortir tout seul (lire l'entretien page 15). Car, précisément, les harceleurs jouent sur la peur et le silence pour continuer leur vile besogne. Les parents de l'enfant victime se sentent attaqués dans leur narcissisme. Aussi est-il risqué pour eux d'aller voir les parents de l'auteur de ces violences.

Il est important de faire comprendre à l'enfant qu'il ne pourra pas s'en sortir tout seul.

« Cela peut mal tourner », prévient Nicole Catheline, qui plaide pour « l'intervention et la médiation d'un tiers, en l'occurrence le chef d'établissement scolaire ». L'école et les parents travaillent alors ensemble sur la dynamique de groupe : reconnaître son échec, trouver des solutions, prévenir les conflits. Cette démarche entre adultes, fondée sur la compréhension, l'entente et l'apaisement, sert aussi de modèle aux élèves. Elle est un rempart contre la loi du plus fort.

FRANCE LEBRETON



TÉMOIGNAGES Harcelés à l'école lorsqu'ils étaient adolescents, ils ont réussi tant bien que mal à retrouver leur équilibre

Des traces indélébiles

« Je regrette d'avoir tant tardé à en parler »

PATRICK, 36 ans

« J'ai grandi dans un petit village de l'Hérault. À mon arrivée en sixième, le métier de mes parents, agriculteurs, m'a valu divers surnoms désagréables, notamment « la vache ». Ces humiliations verbales se sont accompagnées de violences physiques : racket, bousculades dans la cour de récréation. C'était assez pour traumatiser l'enfant sage et réservé que j'étais. Je suis allé chaque matin au collège avec une boule au ventre, mobilisant finalement plus d'énergie à me protéger qu'à apprendre. Je n'ai rien dit à mes parents ni à mon grand frère. J'avais honte, je me suis renfermé. J'en voulais aux professeurs et aux surveillants de ne pas réagir. Cependant, leur position n'est pas facile et le fait d'intervenir peut parfois empirer la situation. Je me souviens encore de cette sensation terrible de soulagement, lorsqu'un autre bouc émissaire a été choisi, pour quelques heures ou quelques jours. On compatit, et en même temps, on souffle. Ce sentiment de sursis m'a poursuivi bien après ma scolarité. Une réflexion d'un collègue au travail et je replongeais : on se demande toujours quand cela va nous retomber dessus. Mon rapport aux autres en a été modifié : je ne me rapprochais pas d'une personne parce que j'avais des affinités avec elle, mais simplement parce qu'elle était gentille avec moi. En fait, l'estime de soi est brisée.

J'ai attendu quinze ans pour évoquer cette période, avec mes parents et avec un psychologue. Aujourd'hui, je regrette d'avoir tant tardé à en parler, car cela m'a aidé à me débarrasser peu à peu de ce qui m'empêchait d'avancer. Les hasards de la vie ont fait le reste : j'ai rencontré des personnes bienveillantes qui m'ont valorisé et redonné confiance en moi. Je vais bien aujourd'hui, mais l'impression d'être trop longtemps resté à côté de ma vie demeure. Trouver la bonne personne à qui se confier n'est pas évident, mais il ne faut pas se taire. Le silence tue à petit feu ».

« Les agresseurs oublient vite, les victimes, elles, se souviennent toujours »

JENNIFER, 21 ans

« Mes parents et moi avons quitté la région parisienne pour nous installer en Normandie lorsque j'étais en troisième. Les moqueries ont débuté dès le premier jour : en plus d'être considérée comme la « Parisienne », j'avais un cheveu sur la langue... Le calvaire a commencé. On me traitait comme une pestiférée. Jamais de place pour moi dans le bus scolaire ni en salle de classe : « Ne t'approche pas d'elle, tu vas être malade ! » Puis cela a été des coups dans les escaliers, des mots et des projectiles lancés en cours. Il m'est arrivé de voir de la pitié dans le regard de certains professeurs, mais aucun n'a

jamais rien dit ou fait. Je me suis tue pendant près de deux mois, pensant que c'était un mauvais moment à passer et que le lendemain, tout serait oublié. Ma mère a fini par comprendre ce qui m'arrivait et nous sommes allés voir la proviseuse. Pour elle, il ne se passait rien d'extraordinaire, de simples railleries entre adolescents... Les mois et les années suivantes n'ont pas été meilleurs. Je me suis réfugiée dans le travail, mais j'avais de plus en plus de mal à me concentrer. J'ai redoublé ma seconde, ce qui m'a néanmoins permis de rencontrer de nouvelles amies, qui sont encore là pour moi aujourd'hui. J'ai fini par faire une terminale par correspondance.

Il y a quelque temps, j'ai croisé l'un des garçons qui me harcelait. Il semblait ne même pas s'en souvenir. Les agresseurs oublient vite, mais les victimes, elles, se souviennent toujours. Aujourd'hui, j'ai encore énormément de mal à parler de cette période. Me projeter dans l'avenir reste difficile, comme si, au fond, j'étais toujours cette adolescente de 16 ans qui faisait exprès de louper le bus pour éviter de subir une nouvelle journée. Malgré la difficulté que cela représente, le conseil que je donnerais à une victime de harcèlement scolaire serait de ne surtout pas se taire, d'essayer d'en parler à quelqu'un de confiance, un parent, un professeur, ou un thérapeute. S'isoler est le meilleur moyen de devenir une proie facile. »

RECUEILLI PAR JEANNE FERNEY

(1) *Harcèlement à l'école*, documentaire d'Amandine Stelletta et Nicolas Bourgouin, France 5, 2013, 52 mn.

(2) *Condamné à me tuer*, de Jonathan Destin, Éd. XO Document, 2013, 197 p., 16,90 €.

(3) *Harcèlements à l'école*, de Nicole Catheline, Éd. Albin Michel, 2008, 212 p., 15 €.

ENTRETIEN

ÉRIC DEBARBIEUX

Délégué ministériel, chargé de la prévention et de la lutte contre les violences en milieu scolaire

« La loi du silence existe aussi chez les parents »

► Tout adulte, à commencer par les parents, est fondé à aider un enfant victime ou témoin d'un harcèlement.

En quoi consiste le harcèlement ?

Éric Debarbieux : Ce sont des microviolences à répétition comme une bousculade, une moquerie ou une insulte. Pris isolément, chaque fait ne constitue pas à lui seul du harcèlement, mais c'est bien sa répétition qui entraîne des conséquences psychologiques importantes, avec effet cumulatif. Ainsi, l'élève qui souffre d'insultes répétées court huit fois plus de risques de se faire frapper de façon fréquente.

Le harcèlement commence parfois par de petits actes comme oublier de rendre un stylo, demander un goûter d'un ton menaçant. Puis c'est l'engrenage. Le harcèlement est une oppression conformiste : « Pour que tu sois admis dans le groupe, tu dois faire ce que je te dis. » Cette relation s'accompagne d'une pression et d'un refus de la différence : apparence physique, tenue vestimentaire, sexe, origine ethnique, orientation sexuelle...

Comment les parents peuvent-ils se rendre compte que leur enfant est harcelé ?

E.D. : Citons, parmi les signaux d'alerte, des résultats scolaires en baisse, des troubles psychosomatiques tels que maux de tête, de ventre, refus d'aller à l'école... qui contribuent à isoler l'enfant de plus en plus. Attention, ces manifestations peuvent aussi être liées à un mal-être de l'adolescence.

D'où la nécessité de parler avec son enfant pour éviter la confusion. Souvent, les signes de harcèlement sont peu perceptibles. L'enfant se débrouille pour cacher ce qui lui arrive, il ne veut pas perdre la face et a peur des représailles. Il éprouve de la honte même devant ses parents et finit par croire que tout est de sa faute.

Comment réagissent les adultes ?

E.D. : La loi du silence existe aussi chez les parents. Par exemple, lorsqu'ils relativisent les actes de violence ou n'osent pas prendre rendez-vous avec le chef d'établissement. Certains sont dans le déni, l'aveuglement ou la banalisation.

La bonne réaction est d'aborder le sujet avec son enfant, au besoin par des moyens détournés, sans

lui mettre la pression (« J'ai appris qu'il y avait tel problème à l'école, tu as des copains à qui c'est arrivé ? »). Il s'agit de creuser la situation sans être dans la surprotection, qui constitue un autre facteur de risque, car l'enfant alors ne sait plus réagir tout seul. De façon préventive, on peut regarder un film en famille pour engager une discussion sur ce thème.

« L'enfant témoin a besoin d'être accompagné. On doit le rassurer parce qu'il a peur de se retrouver isolé à son tour. »

Quelle attitude adopter face à un enfant que l'on pense être témoin d'une situation de harcèlement ?

E.D. : L'enfant témoin a besoin d'être accompagné. On doit le rassurer parce qu'il a peur de se retrouver isolé à son tour, lui faire comprendre qu'il ne va pas être une « balance » en parlant de ce qu'il a vu, lui faire prendre conscience des conséquences de ce type de comportements.

À l'école, on doit protéger son anonymat. À la maison, il faut l'écouter, le faire s'exprimer sur ce qui le met mal à l'aise. Dans tous les cas, il faut objectiver les choses pour comprendre la situation, en établissant des faits : « Pourquoi cet élève n'a-t-il aucun ami ? », « A-t-il un surnom ? »...

Quels sont les moyens d'action des parents ?

E.D. : Les parents peuvent s'adresser à l'école : l'enseignant pour le primaire, le principal ou le CPE pour le collège. voire aux délégués de parents d'élèves. Ils peuvent aussi prendre contact avec leur référent académique ; appeler le numéro Vert national « Stop harcèlement » ou « Net écoute » (lire « Repères » p. 13) qui lutte contre le cyber-harcèlement. Si l'institution n'a pas apporté de réponse satisfaisante, on peut s'adresser au médiateur de l'éducation nationale, qui est un interlocuteur indépendant.

Enfin, en dernier recours, il existe des solutions juridiques : le dépôt de plainte. Comme il est parfois difficile de prouver que son enfant est harcelé, il est conseillé aux parents de noter tous les éléments d'information dans un dossier.

RECUEILLI PAR FRANCE LEBRETON

CHRONIQUE

SYLVIE BLANCHET
Rééducatrice en Rased

Histoires de langue

Cette fois-ci, c'est une grande sœur, âgée de 15 ans, qui s'étonne : « Drina, quand elle joue avec Tanusha, elle ne parle qu'en français. Des fois, je lui dis qu'il faut qu'elle parle un peu notre langue, quand même ! », m'explique-t-elle, mi-admirative, mi-irritée.

Cet étonnement quant à la rapidité d'appropriation de la langue du pays d'accueil par les jeunes enfants, je l'ai souvent rencontré... Un père, également récemment arrivé en France, observe et me fait remarquer que ses deux aînés, âgés de 10 et 12 ans, parlent entre eux tantôt français, tantôt farsi. Mais que le petit dernier, qui n'a que 4 ans, n'utilise le farsi que pour s'adresser à ses parents. L'étonnement se teinte bien sûr de fierté : l'enfant est capable d'acquiescer rapidement une langue nouvelle. La famille en déduit avec raison qu'il s'adapte bien, que ses facultés intellectuelles sont bonnes et que sa scolarité démarre sous de bons auspices.

Mais la fierté a son revers, comme en témoigne le zeste d'irritation de la grande sœur de Drina... « Des fois, je lui dis qu'il faut qu'elle parle un peu notre langue, quand même ! » Manière de dire : « Des fois, je lui dis qu'il ne faudrait quand même pas qu'elle oublie qui nous sommes et d'où nous venons, qu'il ne faudrait quand même pas qu'elle abandonne trop vite ses racines pour rejoindre la culture du pays d'accueil. » Ou, en termes plus affectifs, qu'il ne faudrait quand même pas qu'elle déserte l'intimité familiale, qu'il ne faudrait quand même pas qu'elle

nous abandonne, voire qu'elle nous trahisse.

Des grands-parents, installés en Allemagne mais originaires d'ex-Yougoslavie, étaient venus visiter leurs enfants et petits-enfants, quant à eux récemment arrivés en France. Un jour, ils m'ont interrogée : lequel de leurs petits-enfants, le petit-fils ou la petite-fille, parlait le mieux français ? La question m'a prise au dépourvu : les deux enfants parlent assez correctement français mais ils s'en tiennent à une langue rudimentaire, comme, hélas, la majorité des enfants de nos écoles... Comment en irait-il autrement puisque, en l'absence de mixité sociale, ces enfants, qui n'ont pas le français pour langue maternelle, n'ont jamais l'occasion de côtoyer des camarades qui s'exprimeraient vraiment avec aisance ?

J'ai répondu que je ne savais pas. Par la suite, repensant à cette anecdote, j'ai pensé qu'il était très bien que je n'aie pas su répondre. Car ce que me demandaient les grands-parents, c'était aussi lequel de leurs petits-enfants était le plus ou le moins intelligent. Et lequel était le plus et le moins fidèle à leurs origines ; lequel s'inscrivait le plus et le moins dans l'histoire de la lignée, dans la transmission familiale. Ils auraient voulu que je désigne le déserteur potentiel, le possible sécessionniste. On connaît les effets que produisent, dans les familles, de telles désignations : il est toujours à craindre qu'elles ne figent les rôles et n'entravent les évolutions ultérieures... J'ai répondu que je ne savais pas, et si on me reposait aujourd'hui la question, je répondrais de même !

SUR WWW.LA-CROIX.COM
Retrouvez le blog de Sylvie Blanchet.

ON EN PARLE

L'adolescent, miroir de la société

► Dans un livre qui vient de paraître (1), le pédopsychiatre Daniel Marcelli dresse un portrait des adolescents d'aujourd'hui et de la société moderne dont ils seraient à la fois le modèle et le symptôme.

Attention portée au corps, recherche de sensations fortes, consommation jamais rassasiée, rapidité et immédiateté, excitation et connexion permanentes entretenues par les nouvelles technologies... Les valeurs de notre société se rapprocheraient de plus en plus de celles des adolescents, amplifiant leurs pulsions naturelles. Fascinés par eux, les adultes les prennent de plus en plus comme « modèles », copiant leurs goûts, leur langage, leur façon d'être. C'est cet effet miroir entre les jeunes et la société que le pédopsychiatre Daniel Marcelli analyse dans son dernier livre *L'état adolescent, miroir de la société*.

Car l'adolescence, explique-t-il, est désormais plus qu'un passage, elle est devenue un « état », qui parfois s'éternise. Pas simplement pour les raisons qu'on invoque fréquemment (difficulté à trouver un emploi, etc.) mais aussi parce que le statut de l'adulte fragilisé est devenu moins populaire que celui de l'ado, symbole de « croissance », de changement permanent (une nouveauté chasse l'autre), d'individu moderne « jamais achevé », et continuellement « branché » (dans tous les sens du terme).

Comment dans ce contexte l'ado peut-il se retrouver lui-même, se construire, devenir adulte ? Connecté en permanence à un monde

virtuel, qui lui offre une « mosaïque de modèles éphémères » et lui envoie des images parcellaires de lui (son profil facebook, etc.), il a du mal à savoir qui il est et ce qu'il veut vraiment, alors qu'il est paradoxalement confronté à l'injonction de « devenir soi-même ». Comme tout l'encourage à vivre dans l'immédiateté, il lui est difficile de se projeter dans l'avenir.

Dans un monde où tout va de plus en plus vite, il n'a plus le temps de se poser, pour se construire un espace intérieur, approfondir sa pensée. Alors que l'autorité des adultes se cherche, et que la société lui répète qu'il peut avoir tout ce qu'il désire, il ne tolère plus les frustrations et n'arrive plus à trouver de limites à sa toute-puissance. Les pathologies adolescentes évoluent donc aussi : aux névroses d'antan ont succédé les « pathologies de l'agir », dont les scarifications, selon lui, seraient les symboles les plus criants. Ou les stimulations addictives (aux drogues, aux écrans...), symptômes d'une société « qui leur assène qu'il faut toujours se remplir, ne manquer de rien, consommer ». Ou encore les « clivages » : ces étudiants qui travaillent sagement dans leur école de commerce la semaine, et se défontent le week-end, pour éviter de se confronter à la question du sens de leur vie.

Daniel Marcelli nous invite ainsi à poser un autre regard sur nos ados, mais aussi à nous interroger sur nous-mêmes et la société que nous construisons.

CHRISTINE LEGRAND

(1) *L'état adolescent, miroir de la société*, Daniel Marcelli, Anne Lamy, Éd. Armand Colin, 17,60 €.



Retrouvez les cahiers Parents & enfants sur www.la-croix.com.